

IMPLANTATIONS HUMAINES EN MILIEU LITTORAL MÉDITERRANÉEN :

*facteurs d'installation
et processus d'appropriation de l'espace
(Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge)*

*Sous la direction de
Laurence Mercuri, Ricardo González Villaescusa,
Frédérique Bertoncello*



***Implantations humaines
en milieu littoral méditerranéen :
facteurs d'installation et processus d'appropriation de l'espace
(Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge)***

**ASSOCIATION POUR LA PROMOTION ET LA DIFFUSION
DES CONNAISSANCES ARCHÉOLOGIQUES**

T2, 357 Boulevard Delmas
F-06600 Antibes

Relecture des textes

Anne Guérin-Castell et Clark Warren

Secrétariat d'édition, maquette et traitement des illustrations

Antoine PASQUALINI

Illustrations de couverture

Sabine Sorin

Argilos, Grèce (© J.-Y. Perreault)

Tipasa, Algérie (© R. González Villaescusa)

Restitution paléogéographique de la basse vallée de l'Argens (Fréjus, Var - France) au haut Empire (© F. Bertoncello)

Ampúrias, Espagne (© Archivo fotográfico del Museu d'arqueologia de Catalunya-Empúries)

Benicarló, Espagne (© E. Vidal Ros)

***Pour toute information relative à la diffusion de nos ouvrages,
merci de bien vouloir contacter***

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE

1, rue des Artisans, BP 90, F-21803 Quetigny Cedex

Tél.: 03 80 48 98 60 - infos@librairie-archeologique.com

Site internet: www.librairie-archeologique.com

© APDCA, Antibes, 2014

ISBN 2-904110-54-2

***IMPLANTATIONS HUMAINES
EN MILIEU LITTORAL MÉDITERRANÉEN :
facteurs d'installation et processus d'appropriation de l'espace
(Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge)***

ACTES DES RENCONTRES

15-17 octobre 2013

Sous la direction de

Laurence Mercuri, Ricardo González Villaescusa, Frédérique Bertoncello

Avec le concours

du CEPAM: Cultures et Environnements. Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge (UMR 7264)
(Centre national de la recherche scientifique et Université de Nice-Sophia Antipolis),
de la ville d'Antibes,
et de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Éditions APDCA – Antibes – 2014

Comité d'organisation

- **Frédérique BERTONCELLO** (chargée de recherche CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA** (professeur des universités, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Laurence MERCURI** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France).

Comité scientifique

- **Frédérique BERTONCELLO** (chargée de recherche CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Sandrine BONNARDIN** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Giuseppe CORDIANO** (ricercatore, Università degli studi di Sienna, Dipartimento di studi classici, Sienna, Italie)
- **Patrice CRESSIER** (chargé de recherche CNRS, UMR5648 CIHAM, Lyon, France)
- **Éric DELAVAL** (conservateur, Musée archéologique d'Antibes, France)
- **Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA** (professeur des universités, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Luc JALLOT** (maître de conférences, université Paul-Valéry, Montpellier-3, UMR5140, Lattes, France)
- **Philippe JANSEN** (professeur des universités, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Lilian KARALI** (Professor of Environmental and Prehistoric Archaeology at the National & Kapodistrian University of Athens, Grèce)
- **Nick MARRINER** (chargé de recherche CNRS, UMR6249, Besançon, France)
- **Laurence MERCURI** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Marie-Jeanne OURIACHI** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Jacques Y. PERREAULT** (professeur titulaire, université de Montréal, Centre d'études classiques, Canada)
- **Joan RAMON TORRES** (Dr. Consell Insular de Ibiza y Formentera, Grup de Recerca d'Arqueologia Classica Protohistòrica i Egipcia [GRACPE], Universitat de Barcelona, Espagne)
- **Pierre ROUILLARD** (directeur de recherche CNRS, UMR7041 ArScAn, Maison Archéologie et Ethnologie René-Ginouvès, Nanterre, France)
- **Corinne SANCHEZ** (chargée de recherche CNRS, UMR5140, Lattes, France).

Comité de lecture

- **Frédérique BERTONCELLO** (chargée de recherche CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Sandrine BONNARDIN** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Maxence BAILLY** (maître de conférences, Aix-Marseille Université, UMR7269 LAMPEA, Aix-en-Provence, France)
- **Giuseppe CORDIANO** (Ricercatore, Università degli studi di Sienna, Dipartimento di studi classici, Sienna, Italie)
- **Patrice CRESSIER** (chargé de recherche CNRS, UMR5648 CIHAM, Lyon, France)
- **Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA** (professeur des universités, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Philippe JANSEN** (professeur des universités, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Liliane MEIGNEN** (directeur de recherche émérite CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Laurence MERCURI** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Marie-Jeanne OURIACHI** (maître de conférences, université de Nice Sophia-Antipolis, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Jacques Y. PERREAULT** (professeur titulaire, université de Montréal, Centre d'études classiques, Canada)
- **Joan RAMON TORRES** (Dr. Consell Insular de Ibiza y Formentera, Grup de Recerca d'Arqueologia Classica Protohistòrica i Egípcia [GRACPE], Universitat de Barcelona, Espagne)
- **Corinne SANCHEZ** (chargée de recherche CNRS, UMR5140, Lattes, France).

Administration, gestion et logistique du colloque

- **Myriam BENOUMECHIARA** (gestionnaire CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Jeannine FRANÇOIS** (secrétaire CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France)
- **Anne-Marie GOMEZ** (assistante en gestion administrative CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France).

Secrétariat d'édition

- **Antoine PASQUALINI** (CNRS, UMR7264 CEPAM, Nice, France).

Remerciements

Les XXXIV^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes et la publication des actes n'auraient pu voir le jour sans le soutien et l'aide de partenaires auxquels nous adressons ici nos vifs remerciements : la ville d'Antibes-Juan-les-Pins, le Musée archéologique d'Antibes et son directeur, Éric Delaval, l'Association pour la diffusion et la connaissance de l'archéologie (APDCA), le Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, le CNRS, l'université de Nice Sophia-Antipolis, le CEPAM UMR7264.

Nous tenons aussi à remercier chaleureusement Jeannine François, Anne-Marie Gomez et Myriam Benoumechiara qui ont veillé au bon déroulement des rencontres, depuis leur organisation préalable jusqu'à leur mise en œuvre. Un grand merci également à Mehdi Dhaou et Émilie Comes pour leur contribution efficace à l'accueil et à la logistique durant tout le colloque. Merci aussi infiniment à Antoine Pasqualini qui a assuré le secrétariat d'édition du présent volume avec sa rigueur et son efficacité coutumières.

Nos très vifs remerciements vont également à tous les collègues qui ont accepté de faire partie du comité scientifique et du comité de lecture en assurant l'expertise des contributions. Merci enfin à tous les intervenants, merci à Michel Gras pour avoir bien voulu être des nôtres et conclure ces rencontres.

Sommaire

INTRODUCTION

- 13 Laurence MERCURI, Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA,
Frédérique BERTONCELLO
Pour une étude de la genèse des implantations humaines en milieu littoral méditerranéen

THÈME 1 : CONTEXTE ENVIRONNEMENTAL ET ANTHROPIQUE DES IMPLANTATIONS LITTORALES : EXISTE-T-IL DES MODÈLES DE RÉFÉRENCE ?

- 23 Pier Giovanni GUZZO
Les fondations grecques de la côte ionienne de l'Italie et leur insertion dans le contexte géo-environnemental
- 33 Sophie BOUFFIER
La présence d'eau, critère d'installation et d'essor des Grecs d'Occident ?
- 45 Lilian KARALI, Sotiris LAMPROPOULOS, Myrto BARDANI
The geographic area of Elis through the centuries
- 53 Kevin FERRARI, Simon Luca TRIGONA,
Giovanna Rita BELLINI, Pier Luigi DALL'AGLIO
Coastal landscape and settlement pattern in the Garigliano river delta plain
- 65 Michel PASQUALINI
La romanisation des espaces littoraux entre le Rhône et le Var
- 81 Patrice CRESSIER
Établissements médiévaux de la côte du détroit de Gibraltar entre Tanger et Ceuta : fonction et évolution
- 95 Guénaëlle BONY, Christophe MORHANGE,
David KANIEWSKI, Nick MARRINER
Contraintes et potentialités naturelles des bassins portuaires antiques, proposition de typologie
- 109 Corinne LANDURÉ, Claude VELLA
La montille d'Ulmet (Camargue, commune d'Arles) : un avant-port d'Arles durant l'Antiquité tardive ? Études archéologiques et paléoenvironnementales

**THÈME 2 : ORGANISATION MATÉRIELLE DES ÉTABLISSEMENTS
LORS DE LA PHASE INITIALE D'INSTALLATION**

- 125** Corinne SANCHEZ, Camille FAÏSSE, Marie-Pierre JÉZÉGOU, Vivien MATHÉ
Le système portuaire de Narbonne antique : approche géoarchéologique
- 137** Pierre MORET, Fernando PRADOS MARTÍNEZ
Les deux Baelo : du site perché protohistorique au site portuaire romain sur la rive nord du détroit de Gibraltar
- 149** Albert RIBERA I LACOMBA
La realidad material de la fundación de Valentia, una colonia en Iberia a mediados del siglo II a.C., y la situación previa de su entorno territorial inmediato
- 163** Joaquin Ruiz DE ARBULO BAYONA
Kesse / Tarrákon / Tarraco. En torno a los orígenes de una ciudad portuaria

**THÈME 3 : ORGANISATION ET GESTION MISES EN ŒUVRE
DANS LES TERRITOIRES NOUVELLEMENT INVESTIS**

- 177** Marina PAGLI
La séquence de l'abri de Ksar 'Akil (Liban) et l'occupation du littoral méditerranéen du Proche-Orient pendant le Moustérien récent
- 191** Olivier LEMERCIER, Émilie BLAISE, Florence CATTIN,
Fabien CONVERTINI, Jocelyne DESIDERI, Robin FURESTIER,
Raphael GADBOIS-LANGEVIN, Matthieu LABAUNE
2500 avant notre ère : l'implantation campaniforme en France méditerranéenne
- 205** Katia SCHÖRLE, Giulio LUCARINI
Évolution et dynamiques d'occupation du littoral tripolitain (Libye)
- 215** Brahim BOUSSADIA, Jordi DILLOLI FONS, David BEA CASTAÑO,
Samuel CEUMA SARDA
Les établissements humains littoraux de la basse vallée du Chlef (Algérie), depuis le premier âge du Fer jusqu'à la période musulmane
- 229** Jonatan CHRISTIANSEN
La signalisation maritime dans l'Antiquité : aménagement du littoral et appropriation territoriale
- 243** Joan RAMON TORRES
Le sanctuaire punique du cap des Llibrell (Ibiza). Un point de guet et un amer pour la navigation côtière autour d'Ebusus
- 253** Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS, Nevzat ÇEVİK
Peuplement et aménagement du littoral méditerranéen antique : le cas de Myra et de son port Andriakè sur la côte lycienne

- 267 Giuseppe CORDIANO
Siculi, Greci, Brettii in Aspromonte tra età arcaica ed ellenistica. Insediamenti costieri e non in Magna Grecia tra Rhegion, Lokroi Epizephyrioi e Metauros
- 285 Elena INSOLERA
Perioikides : villaggi greci lungo la costa della Magna Grecia nell'antica "chora" di Rhegion
- 295 Véronique BON, Francis TASSAUX
Les débuts de la colonie de Pola (Croatie), dans l'Istrie tardo-républicaine et augustéenne
- 307 Élise FOVET, Francis TASSAUX, Véronique BON
Le littoral de l'Istrie septentrionale et son arrière-pays, de la Protohistoire à l'Antiquité tardive
- 315 Frank VERMEULEN
Colonisation romaine et paysage en Italie adriatique: le cas de Potentia
- 329 Michele MATTEAZZI
Dinamiche di occupazione della pianura litorale a sud della città di Padova (Italia) in epoca romana: scelte insediative e uso del territorio
- 341 Pierre EXCOFFON, Nicolas PORTALIER
avec la collaboration de Louise PURDUE
De la colonisation d'un territoire à l'exploitation d'un terroir, le cas de Fréjus. Contribution à l'étude du peuplement en basse-vallée de l'Argens
- 355 Romuald MERCURIN, Marc BOUIRON, Stéphane MORABITO
Du Néolithique au Moyen Âge sur le territoire niçois: plaines littorales et dynamiques de peuplement
- 363 Olivier SIVAN, Denis DUBESSET
L'occupation préhistorique des basses plaines littorales niçoises: l'apport des sondages carottés
- 371 Pierre-Yves LARRAT
L'occupation de l'île Sainte-Marguerite, de la Protohistoire à l'Antiquité
- 379 Maria Jesús ORTEGA, Hector A. ORENGO, Santiago RIERA, Josep M. PALET, Pilar CARMONA, José M. RUIZ
Ocupación y estructuración del paisaje litoral de Valentia durante el período romano
- 389 Josep M. PALET, Hèctor A. ORENGO, Ana EJARQUE, Arnau GARCIA, Ramon JULIÀ, Santiago RIERA, Javier MARCO, Jordi MONTANER
Dynamiques du paysage et organisation territoriale dans la plaine littorale de l'Emporda (nord-est de la Catalogne) de l'Antiquité au Haut Moyen Âge

- 399** Antoni VIRGILÍ
Nouveaux villages et processus migratoire en zone côtière de la Catalogne (XII^e siècle): la campagne de Tarragone
- 411** Josep TORRÓ, Ferran ESQUILACHE, Enric GUINOT
La transformation du milieu littoral dans une société médiévale de conquête: le royaume de Valence (c. 1240 – c. 1330)
- 423** Remy SIMONETTI
Entre Lombards et Byzantins: une migration à l'origine de Venise

CONCLUSION

- 435** Michel GRAS
Le littoral méditerranéen entre nature et culture. Synthèse conclusive

Pour une étude de la genèse des implantations humaines en milieu littoral méditerranéen

**Laurence MERCURI, Ricardo GONZÁLEZ VILLAESCUSA,
Frédérique BERTONCELLO**

L'idée de ce colloque est née de la constatation, pour l'Antiquité, d'un déséquilibre dans la recherche sur les processus d'implantation humaine en milieu littoral. Si, en effet, les études portant sur l'exploitation, la mise en valeur et la conservation des espaces côtiers occupés sont bien développées, la question de la genèse des établissements et de leurs territoires reste encore à défricher. Nos interrogations sont de plusieurs ordres.

La notion de « choix » est au cœur du premier questionnement. Parmi les facteurs susceptibles de susciter l'implantation d'un groupe humain en un lieu donné, il s'agit de prendre en compte le contexte environnemental et le peuplement préexistant pour évaluer leur part dans le choix du lieu d'implantation, dans le caractère plus ou moins délibéré et plus ou moins contraint de ce choix. En ce qui concerne le contexte géographique, par exemple, la recherche sur l'expansion des Phéniciens et des Grecs n'a jamais remis en question l'existence de schémas de référence conduisant à parler, de manière somme toute assez impressionniste, de « paysage phénicien » ou de « paysage grec » pour expliquer les choix d'implantation (CINTAS, 1976: 56; LÉVÊQUE, CLAVAL, 1970: 182; MOREL, 1991; AUBET, 2009: 181-184). Or, le développement des recherches géomorphologiques sur le pourtour méditerranéen permet désormais de restituer avec précision la topographie et les conditions environnementales qui prévalaient à l'époque de l'occupation de nombreux sites littoraux.

Du point de vue du peuplement, la réalité préexistante conduit au même type de questionnements sur l'attrait, le rejet, ou même l'indifférence susceptibles d'avoir joué dans l'implantation de nouvelles populations. Là encore, les progrès réalisés par les études en archéologie du peuplement, notamment au travers des campagnes de prospection archéologique, permettent de saisir

avec plus de finesse l'intensité et la forme de l'occupation des espaces littoraux, ainsi que leur évolution.

La seconde catégorie de questionnements concerne la matérialité des nouvelles implantations littorales et leur organisation spatiale. La phase initiale d'installation et d'organisation des établissements est en effet souvent plus difficile à saisir que leurs phases de développement ultérieur, mais les conditions et les avancées de la recherche varient selon les périodes étudiées.

Si l'on considère les sources textuelles antiques, les seules, à notre connaissance, à nous transmettre une représentation de cette phase initiale sont l'*Odyssée* VI, 7-10 et le texte de Polybe III, 40, 3-5. Leurs indications restent très générales, mais laissent malgré tout entrevoir des procédures de réalisation programmées. Dans l'*Odyssée*, le poète décrit Nausithoos procédant à l'installation des Phéaciens à leur arrivée dans l'île de Schérie: « Il construisit une enceinte autour de la ville, bâtit des maisons, éleva des temples aux dieux et procéda au partage des terres ». Polybe, quant à lui, évoque les préparatifs précédant la création de colonies en Gaule cisalpine et l'arrivée du premier contingent de colons: « Ils construisirent activement des enceintes pour les villes et ordonnèrent aux colons de s'y établir sous trente jours, à raison de six mille dans chacune d'elles. L'une, Plaisance, ils l'implantèrent sur une rive du Pô, la seconde, Crémone, sur la rive opposée. »

On sait par ailleurs que les fondations grecques sont des actes politiques ritualisés intervenant plusieurs années (généralement non dénombrables) après l'arrivée des nouvelles communautés, c'est-à-dire à l'issue d'une première phase de mise en place et d'organisation pendant laquelle les groupes cherchent à subvenir à leurs besoins (WILSON, 2006). Or, la recherche sur cette « phase des campements », telle qu'elle a été définie pour la fondation de certaines cités grecques (GRAS, TRÉZINY, BROISE, 2005: 523-526; POLIGNAC, 1996: 101; TRÉZINY, 2011: 499-501), en est aux balbutiements et gagnerait à s'inspirer, comme l'a suggéré M. Gras (1997: 75), des outils mis en place par les préhistoriens pour identifier les occupations humaines dans leurs formes les plus rudimentaires, en particulier les habitats saisonniers (JEANJEAN, SÉNÉPART, 2011).

Pour l'Antiquité, la question de la matérialité de la phase d'installation reste donc généralement à documenter et il en va de même des modalités d'appropriation des espaces de subsistance. Si ces phénomènes sont le plus souvent saisis à leur point d'aboutissement (l'exploitation et le maintien des territoires occupés), il convient aussi de les envisager dans leur déroulement et leur mise en œuvre pour mettre en évidence les processus qui conduisent, d'une part, à l'édification de l'habitat (la ville, dans certains cas), et d'autre part, à la prise de possession du territoire impliquant l'occupation des espaces ruraux, la mise en valeur des ressources naturelles et la création de réseaux d'échanges.

La prise en compte de la réalité du peuplement préexistant est également déterminante dans l'étude de la construction de l'espace. Il s'agit d'analyser comment s'articulent des populations nouvellement mises en contact et de mettre en évidence la réalité physique et concrète de cette articulation sous ses

différentes formes, qu'il s'agisse d'occupations qui se superposent ou se juxtaposent, qu'il s'agisse d'un tissu continu d'habitats ou bien d'enclaves.

Dans cette vaste problématique, nous avons donc choisi de centrer ces XXXIV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes sur un type d'espace particulier, le littoral méditerranéen, et de nous placer dans une temporalité large, depuis la Préhistoire jusqu'au Moyen Âge, des choix qu'il s'agit d'explicitier.

1- L'espace : pourquoi les littoraux ? pourquoi la Méditerranée ?

Dès l'Antiquité, les littoraux méditerranéens ont eu une place privilégiée dans la réflexion sur la géographie et l'espace. La Méditerranée est perçue par les Grecs et les Romains comme la première *oikouménè* de l'Antiquité, avant celle d'Alexandre le Grand. Elle est considérée comme le résultat de l'expérience « coloniale » de l'époque archaïque et, à ce titre, ses limites s'étendent jusqu'aux rivages de la mer Noire. L'expansion grecque, dans le sillage de l'expansion phénicienne, est en effet de nature principalement littorale et cette caractéristique conditionne la représentation qu'ont les Anciens des modes d'occupation de l'espace. Le genre des périple trouve sans doute en partie son origine dans cette « conception littorale » du monde que l'image de Platon a pérennisée dans le *Phédon* (109b) :

Je suis convaincu que la terre est immense et que nous, qui l'habitons du Phase jusqu'aux colonnes d'Héraclès, nous n'en occupons qu'une petite partie autour de la mer, comme des fourmis ou des grenouilles autour d'une mare, et que beaucoup d'autres, ailleurs, habitent en beaucoup de lieux semblables (trad. É. Chambry, 1965, revue).

Cette image intéresse doublement notre problématique car, par l'évocation des grenouilles et des fourmis, les littoraux méditerranéens sont représentés dans leur profondeur spatiale, composés de deux zones étroitement articulées : la bande littorale proprement dite (à laquelle renvoient les grenouilles de Platon) et l'arrière-pays sublittoral, c'est-à-dire la zone de subsistance que symbolisent les fourmis, associées, dans la tradition littéraire grecque, à la terre cultivée et aux céréales (LOMBARDO, 2000 : 553, avec renvoi à Ésope, 240-24 et 336).

D'une façon plus générale, l'image platonicienne invite à réfléchir aux fonctions des implantations littorales, en lien non seulement avec la mer, mais aussi avec l'arrière-pays. Car il ne suffit pas à un établissement qu'il soit littoral pour avoir une vocation maritime ; et inversement, les établissements tournés vers le commerce maritime disposaient aussi généralement de terroirs agricoles plus ou moins vastes.

En effet, le littoral est une bande (de profondeur variable selon les définitions) à l'interface entre la mer et la terre, qui entretient une relation plus ou moins étroite avec chacun de ces deux espaces, selon qu'il s'agisse d'un littoral continental ou d'un littoral insulaire, d'un détroit ou d'un isthme, d'un delta ou d'un estuaire. L'étude des implantations littorales doit tenir compte de cette

variété géographique et s'attacher à démontrer l'existence ou non de modèles d'implantation en relation avec ces configurations littorales particulières.

2- Le temps : une approche diachronique dépassant le contexte des migrations et des conquêtes

Un point important dans la définition de la thématique du colloque concerne la nécessité d'envisager les implantations littorales dans une large diachronie, en dépassant les seuls contextes de migration et de conquête.

Certes, dans notre perspective, ces contextes offrent un terrain d'étude privilégié. Toutefois, notre propos est plus large puisqu'il s'agit d'identifier, au-delà de ces situations historiques particulières, les processus par lesquels des populations construisent leur espace en cas de transfert sur un littoral, quelles que soient les motivations à l'origine de ces mouvements et quel que soit le sens dans lequel ils ont lieu : ainsi, on ne s'intéressera pas uniquement à l'implantation de populations venues de la mer, mais aussi à l'expansion littorale d'occupations issues de l'intérieur des terres.

Dans cette optique, la confrontation d'expériences à travers le temps et l'espace est essentielle. À titre d'exemple, ce qui nous intéresse est la possibilité de confronter des processus éloignés dans le temps, comme la création des premières *coloniae maritimae* romaines (GRAHAM MASON, 1992) et les ribâts d'époque islamique (HASSEN, 2001). Les *coloniae* ont une importance de premier plan en tant que lieux de garnison et de surveillance (les *sentinel garrison* de G. Graham Mason) mais elles jouent aussi un rôle agraire. Quant aux ribâts, ceux du Sahel, en particulier, ce sont des forteresses « transformé[es] en lieux de retraite pour les ascètes, et même en couvents pour les soufis », mais qui ont pu devenir aussi des foyers de population tournés vers l'exploitation et la mise en valeur du territoire.

3- Les concepts : modèles et modélisation

Pour définir complètement notre sujet, il faut enfin évoquer la question des modèles et de la modélisation.

Les auteurs de l'Antiquité construisaient des modèles à partir d'observations empiriques. Ainsi pouvaient-ils établir une liste de caractéristiques nécessaires au choix d'un lieu d'implantation. L'un des cas les plus éclairants est celui de l'agronome Columelle qui, dans son *De re rustica* (1, 2), après avoir énuméré toutes les qualités naturelles requises par la propriété idéale, qui touchent au climat, à la nature du sol, à la pente et à l'orientation du terrain, à la proximité de la mer ou d'une rivière navigable pour les échanges, à l'existence de zones humides, à l'organisation spatiale de la propriété ou à son alimentation en eau, conclut qu'il est difficile de disposer de l'ensemble de ces qualités et qu'il faut s'attacher à rechercher le lieu qui en réunit le plus grand nombre.

Le choix d'un lieu d'implantation n'est pas aléatoire, c'est pourquoi les Anciens avaient recours aux augures ou à l'oracle de Delphes pour expliquer le développement favorable de tel ou tel lieu. On évoquera à titre d'exemple les prescriptions de l'oracle de Delphes pour la fondation de Géla « à l'embouchure du fleuve sacré dont la cité portera le nom » (Diod. 8, 23) ou encore pour la fondation de Crotoné dans la plaine fertile, au pied du cap Lacinion (Diod. 8, 17). Ce n'est pas autrement que Cicéron (*République*, II, 10) évoque le choix du site de Rome par Romulus et souligne les critères de localisation qui, à ses yeux, ont fait de cette cité un empire :

[...] la rive d'un fleuve dont le cours constant et régulier se jette dans la mer par une large embouchure ; de sorte que la ville pouvait recevoir de la mer ce qui lui manquait et lui donner en retour ce dont elle surabondait ; et que, grâce à ce même fleuve, non seulement elle engloutissait depuis la mer les produits qui lui étaient indispensables pour vivre et se nourrir mais recevait aussi ceux qui venaient de l'intérieur des terres.

Strabon, de son côté (4, 1, 14), attribuait à la *pronoia* des stoïciens (la *Providence*), « les heureuses dispositions » d'un lieu propice à l'occupation humaine, dans lesquelles, à ses yeux, on ne saurait voir « le fruit du hasard mais plutôt le résultat d'un plan délibéré ». Au Moyen Âge, l'historien arabe Ibn Khaldûn considérait la proximité de la côte comme un critère de localisation¹ important pour la fondation des villes, car il permettait de « faciliter l'importation de denrées étrangères provenant de pays lointains ». Cependant, « ce point n'est pas aussi important que les autres »², c'est-à-dire l'eau, les pâturages, les terres cultivables et les bois. En revanche, quand il s'agit de la fondation d'une ville côtière, l'auteur est très explicite en ce qui concerne le paysage physique et humain qui doit présider à l'implantation humaine. Dans ce cas, la ville doit être située « sur une hauteur ou parmi une nation assez nombreuse pour venir à [son] secours en cas d'attaque ». La protection assurée par le relief et la solidarité des populations du territoire de la ville décourageraient les attaquants éventuels, comme c'était le cas à Ceuta, Béjaïa ou Collo.

Une partie des recherches en archéologie spatiale concerne les facteurs d'installation des établissements, c'est-à-dire l'existence de variables physiques ou humaines ayant pu présider au choix du lieu d'implantation. Le recours au modèle permet au chercheur de construire une « grille de lecture » à partir des connaissances acquises sur un objet d'étude pour analyser et comprendre le réel³. Le modèle sert à distinguer ce qui, dans une multitude de cas, relève

1. « Critères naturels du choix », d'après l'édition d'A. Cheddadi, *Ibn Khaldûn, Le livre des Exemples. I. Autobiographie. Muqaddima*, Paris, 2002, p. 712 ; ou « emplacements que la nature des lieux leur désignait », d'après l'édition de W. Mac Guckin, *Les Prolégomènes, d'Ibn Khaldoun, Deuxième partie*, Paris, 1863, p. 194.

2. Cette traduction et les suivantes sont tirées de l'édition d'A. Cheddadi, 2002 (cf. note précédente).

3. Cf. H. Chamussy, s.v. Modèle, <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article9> : « Un modèle est un aboutissement (provisoire, bien sûr) dans la construction de la connaissance. Les faits du monde

de l'« habituel », c'est-à-dire de ce qui est commun à tous ou au plus grand nombre, de ce qui est au contraire exceptionnel (les « anomalies ») et ne coïncide pas avec le modèle. C'est la recherche d'explications à ces anomalies qui permet de faire progresser la connaissance sur le phénomène étudié. Un modèle n'a donc pas pour vocation de refléter la réalité et de correspondre à toutes les situations observées empiriquement, mais de séparer le commun de « l'original ».

Dans ce contexte, quelle est la place des « modèles » de « paysage phénicien » et de « paysage grec » que nous avons mentionnés plus haut? S'agit-il de catégories descriptives opérantes pour analyser la réalité archéologique et en mesurer la complexité ou correspondent-ils à des schémas idéaux hérités de certaines représentations mentales de l'Antiquité, que l'on peut lire dans les textes anciens, dans la tradition oraculaire, déjà évoquée, ou chez un Thucydide qui associe aux Phéniciens de Sicile un paysage maritime fait de promontoires et d'îlots (Thuc. 6, 1, 6)⁴? Même si on a beaucoup écrit à ce sujet, ces représentations, héritées de l'Antiquité, n'ont en réalité jamais été rationalisées, au point qu'on n'a jamais souligné qu'il n'y a pas de différence entre le « paysage phénicien » et le « paysage grec » et que tous deux renvoient à une seule et même réalité supposée.

L'ensemble de ces réflexions a donc servi de fil conducteur à l'organisation de ce colloque et à la définition des trois questions principales autour desquelles nous avons structuré les actes :

- Existe-t-il, du point de vue du contexte environnemental et anthropique, des modèles de référence pour l'implantation d'établissements sur les littoraux?
- Que sait-on de l'organisation matérielle des établissements lors de leur phase initiale d'installation?
- Quels types d'organisation et de gestion sont mis en œuvre dans les territoires nouvellement investis?

Les contributions rassemblées dans cet ouvrage apportent des éléments de réponse à ces questions et suggèrent des axes de recherche pour une meilleure appréhension des processus d'implantation littorale.

sensible peuvent bien être enregistrés, les fondements des assertions être axiomatisés, tant que la connaissance ne sera pas représentée par un modèle qui portera, voire matérialisera, l'idée que le chercheur se fait de l'objet qu'il étudie, cette connaissance restera incomplète et boiteuse. »

4. « Des Phéniciens s'établirent également sur tout le pourtour de la Sicile, s'emparant des promontoires surplombant la mer et des îlots dans le voisinage, pour pratiquer le commerce avec les Sicules. » Cf. dernièrement, BONNET, 2009; GUZZO, 2008; 2009.

Bibliographie

- AUBET M.-E., 2009.– *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*, Barcelone, Éditions Bellaterra (3^e éd.).
- BONNET C., 2009.– Appréhender les Phéniciens en Sicile. Pour une relecture de l' « Archéologie sicilienne » de Thucydide (VI, 1, 1-2), *Pallas*, 79, p. 27-40.
- CINTAS P., 1976.– *Manuel d'archéologie punique*, vol. 2, Paris, Éditions Picard.
- GRAHAM MASON G., 1992.– The Agrarian Role of Coloniae Maritimae: 338-241 BC, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, 41, 1, p. 75-87.
- GRAS M., TRÉZINY H., BROISE H., 2004.– *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque*, Rome, École française de Rome, coll. Mélanges d'archéologie et d'histoire, suppl. 1/5.
- GRAS M., 1997.– Intervento, in: *Confini e frontiera nella grecità d'Occidente*, Atti del 37^e convegno di studio sulla Magna Grecia, Tarente, p. 775.
- GUZZO P. G., 2008/9.– Tucidide e le isole, tra Fenici e Greci, *AION (archeologia)*, 15-16, p. 21-34.
- HASSEN M., 2001.– Les Ribât du Sahel d'Ifriqiya. Peuplements et évolution du territoire au Moyen Âge, in: J.-M. MARTIN (éd.), *Castrum 7. Zones côtières littorales dans le monde méditerranéen au Moyen Âge: défense, peuplement, mise en valeur*, Rome-Madrid, coll. de l'École française de Rome, 105/ coll. de la Casa de Velázquez, 76, p. 147-162.
- JEANJEAN A., SÉNÉPART I., 2011.– *Habiter le temporaire. Habitations de fortune, mobiles et éphémères*, *Technique & cultures*, 56.
- LÉVÊQUE P., CLAVAL P., 1970.– La signification géographique de la première colonisation grecque, *Revue de géographie de Lyon*, 45, 2, p. 179-200.
- LOMBARDO M., 2000.– Intervento, *Ambiente e paesaggi in Magna Grecia*, Atti del 40^e convegno di studi sulla Magna Grecia, Tarente, p. 553.
- MOREL J.-P., 1995.– Les Grecs et la Gaule, *Les Grecs et l'Occident*, actes du Colloque de la villa Kérylos, Beaulieu-sur-Mer, 1991, Rome, coll. de l'École française de Rome, 208, p. 41-69.
- POLIGNAC F. (DE), 1996.– *La naissance de la cité grecque. Cultes, espaces et société, VIII-VI^e siècles av. J.-C.*, Paris (2^e éd.).
- TRÉZINY H., 2011.– Aux origines de Mégara Hyblaea, in: A. MAZARAKIS AINIAN (éd.), *The « Dark Ages » revisited*, Acts of an international symposium in memory of William D. E. Coulson, Volos, 14-17 juin 2007, Volos, University of Thessaly Press, p. 497-506.
- WILSON J.-P., 2006.– Ideologies of greek colonization, in: G. BRADLEY, J.-P. WILSON (éd.), *Greek and Roman colonization. Origins, Ideologies & Interactions*, Swansea, The Classical Press of Wales, p. 25-72.

Colonisation romaine et paysage en Italie adriatique : le cas de *Potentia*

Frank VERMEULEN^a

Résumé

À partir des données provenant de plus de 10 ans d'études sur le territoire de la colonie côtière de citoyens romains *Potentia* (*Picenum*), une nouvelle lumière peut être faite sur l'impact de l'appropriation de l'espace dans le contexte colonial maritime de l'Italie centrale adriatique. Cette recherche géoarchéologique cible la période tardo-républicaine et du Haut-Empire, qui dans cette région est cruciale pour comprendre les relations et les confrontations entre « Romains » et « non-Romains » et pour démêler le rôle du *suburbium* comme tampon entre la ville et la campagne, comme lieu de contact et d'acculturation et comme domaine de vitalité économique.

Mots clés : colonisation, mer Adriatique, géoarchéologie, prospection.

Abstract

Based on evidence from more than 10 years of surveys, coordinated by the author in the territory of the late Republican coastal colony of Roman citizens *Potentia* (*Picenum*), new light can be shed on the impact of the appropriation of space in the maritime colonial context of Central-Adriatic Italy. The focus of this geo-archaeological research lies in a time period, the Late Republic and Early Empire, which in this region is crucial for understanding the relationships and flexible boundaries between "Roman" and "Non-Roman" and for disentangling the role of the suburbs as a buffer between town and countryside, as a place of contact and acculturation and as an area of crucial economic vitality.

Keywords : Colonization, Adriatic Sea, Geo-Archaeology, Prospection.

a. Université de Gand, Département d'Archéologie, Sint-Pietersnieuwstraat 35, 9000, Gand, Belgique.

Introduction

Les intentions romaines tardo-républicaines concernant l'urbanisation et l'exploitation agraire dans le secteur central de l'Italie adriatique (région du *Picenum*) sont clairement reconnaissables : l'établissement d'un réseau essentiellement linéaire de villes nouvelles avec modèle de planification et positionnement stratégique le long de la côte se connecte à un système de centres indigènes romanisés et élargis dans l'intérieur du pays. L'exploitation des paysages ruraux entre ces centres est progressivement renforcée et intensifiée durant les deux derniers siècles avant notre ère. L'impact sur la dynamique des paysages, en particulier dans les zones côtières, est énorme et cela peut maintenant être bien mesuré par l'intégration d'approches géoarchéologiques intensives.

Fondé sur plus de 10 ans de prospections intégrées que j'ai coordonnées sur le territoire de la colonie côtière de citoyens romains *Potentia* (fondée en 184 av. J.-C.), un nouveau regard peut être fait sur l'impact de l'appropriation de l'espace pendant les deux premiers siècles de vie de cette colonie et de son arrière-pays (VERMEULEN, 2012b-c; VERMEULEN, MLEKUZ, 2012; VERMEULEN, MONSIEUR, 2012). Les prospections systématiques « non invasives » dans le cadre du projet *Potenza Valley Survey* visent à mieux comprendre l'occupation et l'histoire du paysage de la vallée de la Potenza pendant la période allant de 1000 avant notre ère à 1000 après notre ère, à mesurer l'évolution de la complexité sociale et de l'urbanisation dans la vallée, et à isoler et étudier des phénomènes d'acculturation. L'échelle régionale du projet est limitée à la vallée de la Potenza, l'ancien *Flosis*, qui a une longueur d'environ 80 kilomètres, en prenant sa source dans la zone de contact entre les régions de l'Ombrie et les Marches, c'est-à-dire dans l'Apennin central. Comme bien d'autres rivières dans cette partie de l'Italie, elle parcourt les Marches de O.-S.-O. à E.-N.-E., dans la direction du littoral adriatique. Si le but de notre travail est de prendre en considération la vallée entière, l'étude intensive sur le terrain se concentre dans trois zones d'échantillonnage se situant dans les parties haute, centrale et basse de la vallée. C'est dans cette dernière que s'installe la colonie maritime de *Potentia*, sur le territoire actuel de Porto Recanati. Cette colonie se trouvait seulement à quelque dix kilomètres au sud du promontoire du Monte Conero, dominant toute la côte adriatique centrale et protégeant de son flanc nord la ville d'Ancône. Cet emplacement explique déjà en partie l'importance du couloir de la vallée de la Potenza à travers les âges pour les contacts politiques, économiques et culturels entre les deux côtés de la péninsule.

Dans ce projet, différentes méthodes de technique de terrain et d'approche documentaire ont été utilisées (VERMEULEN, 2012a), parmi lesquelles l'application de toute une gamme de télédétection et de recherche aérienne oblique, des prospections pédestres intensives, des prospections géophysiques intra-site, des analyses géomorphologiques et palynologiques, l'étude en SIG de la cartographie historique et des recherches dans les archives archéologiques et historiques. Une bonne partie du temps et de l'effort archéologique a été investie dans l'analyse du matériel récolté en surface, ainsi que dans l'étude sélective de collections

publiques provenant en partie de fouilles stratigraphiques exécutées dans la région concernée, et finalement aussi dans des fouilles d'envergure limitée sur quelques sites sélectionnées.

Contexte historique de la colonie républicaine et histoire des recherches archéologiques

L'embouchure de la Potenza fut une zone stratégique et dynamique, l'aboutissement oriental d'un corridor qui relie l'Adriatique avec la haute vallée du Tibre et Rome même, et par où passait en direction du nord un *diverticulum* de l'important axe qu'était la *Via Flaminia*. La création en 184 av. J.-C. de la colonie de *Potentia* inaugura la phase définitive d'urbanisation de toute la région du nord du *Picenum* (ALFIERI, 1977 ; DELPLACE, 1993). Les quelques sources qui nous restent font état de l'installation peu après, en 175-174 av. J.-C., d'un rempart, d'un plan régulier de rues, d'un temple dédié à Jupiter et d'un forum (Tite-Live, XLI, 27, 1 et 10-3). D'autres sources officielles qui auraient pu nous renseigner sur la suite de l'histoire de la ville manquent dans la plupart des cas. Seules quelques rares mentions nous informent sur les aléas de son existence : ainsi Cicéron écrit qu'en 56 av. J.-C. un sérieux tremblement de terre avait détruit une partie de la ville (*de Har. Resp.*, 28, 62) ; l'épigraphie témoigne d'un essor de *Potentia* à partir de l'époque augustéenne jusqu'aux Antonins (PACI, PERCOSSI SERENELLI, 2005). Le déclin graduel qui suivit fit que la ville survécut à peine au Haut Moyen Âge.

C'est N. Alfieri qui a su identifier le premier le site archéologique de *Potentia* à la fin des années 1940 (ALFIERI, 1949). Mais ce ne sont qu'avec les fouilles d'urgence sous la direction de L. Mercado, de la surintendance d'Ancône, dans les années 1960 que les premières structures architecturales furent dégagées (MERCANDO *et al.*, 1974). Ainsi, elle explora une partie du cimetière nord (près de 400 tombes) de la colonie qui avait été révélée par des travaux d'extraction de gravier, tandis qu'à la suite de la menace de l'installation de constructions modernes, la fouille partielle de quelques maisons urbaines fut entamée dans une zone que l'on a reconnu plus tard comme étant le quartier N.-E. de la ville. Plus tard, U. Moscatelli étudia une série de bonnes photographies aériennes verticales qui l'ont amené à établir les traces indiquant le dispositif régulier des rues de la ville (MOSCATELLI, 1985). D'un autre côté, G. Paci a effectué l'analyse de tous les monuments et inscriptions connus (PACI, 2008). Entre 1985 et 2006, sous la direction d'E. Percossi, de la surintendance de l'archéologie des Marches, des campagnes de fouille ont été effectuées dans une partie de la zone du centre monumental de la colonie. Elles ont révélé la présence d'un temple républicain tardif qui était entouré par un portique et par quelques bâtiments des époques républicaine et impériale, entre autres un *macellum* et deux grandes habitations privées ou *domus* partiellement dégagées (PERCOSSI SERENELLI, 2001 ; 2012).

Si ces fouilles et études ont incontestablement livré des données fondamentales sur le développement chronologique et quelques idées sur l'ensemble architectural d'une certaine partie du centre urbain, une approche holistique

de la topographie s'imposait pour mieux saisir dans sa totalité le plan de la ville et de son évolution. Cela a pu se produire quand l'équipe du projet *Potenza Valley Survey* entama une série de prospections intra-site en l'associant avec la photographie aérienne digitale, la recherche géomatique détaillée, une approche

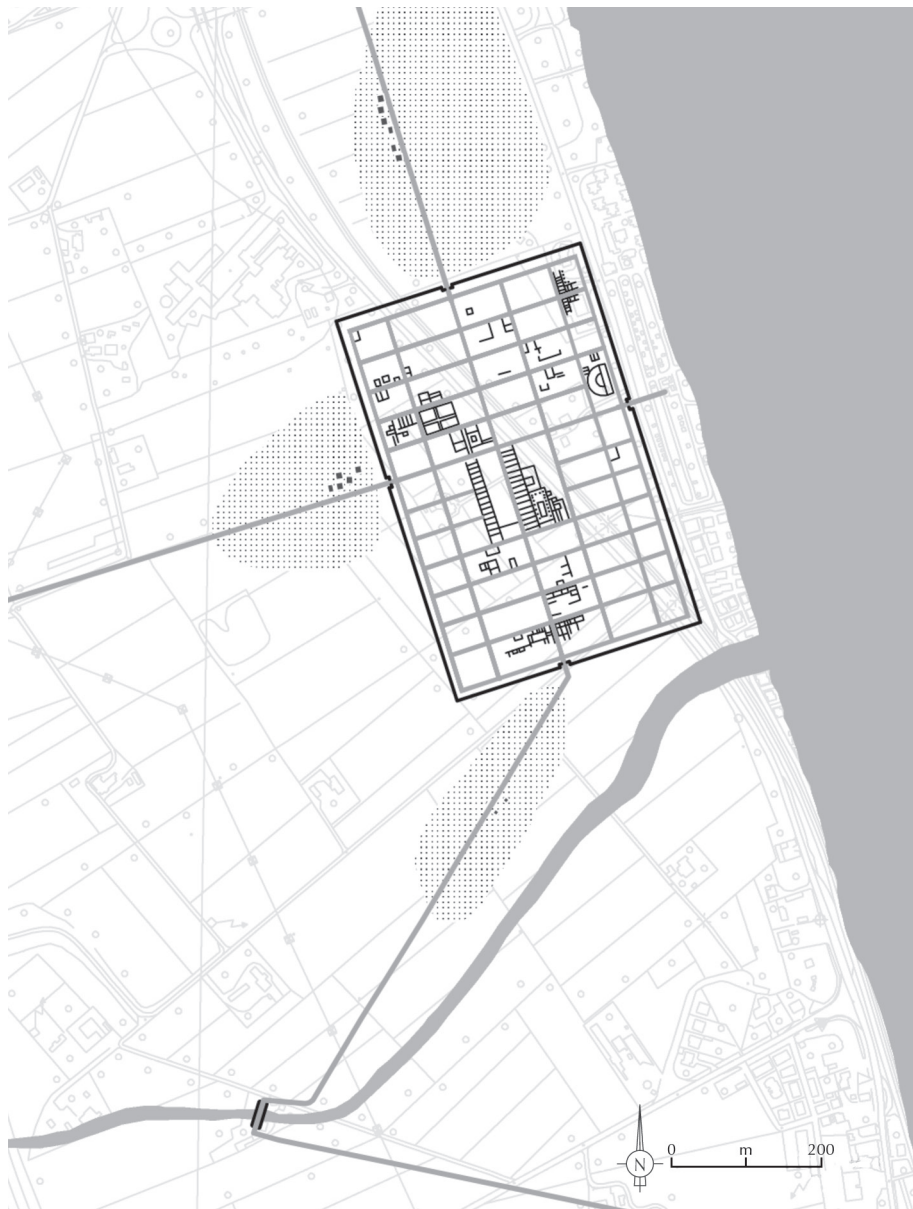


Fig. 1. Plan schématisé de Potentia sur bases des données archéologiques disponibles : la phase du Haut-Empire avec localisation des trois nécropoles (nord, ouest, sud) en correspondance avec la voirie, les principales portes de la ville et le pont sur la rivière Flosis (Potenza).

géomorphologique et des prospections géophysiques couvrant presque la totalité du terrain urbain. Concernant ces dernières, il s'agit avant tout d'une combinaison de prospection de résistivité et d'électromagnétisme et de prospection en radar-sol pour lesquelles l'équipe gantoise a été assistée par des équipes des universités de Southampton (APSS) et de Ljubljana, et par la firme Eastern Atlas (VERMEULEN, 2012a). De plus, entre 2007 et 2010, nous avons entrepris des fouilles stratigraphiques bien délimitées dans l'aire de la porte occidentale dans le but de contrôler la validité de quelques-uns des résultats des prospections et d'obtenir de nouvelles données sur la topographie et la chronologie des confins monumentaux de la ville, y compris le rempart, le réseau routier et la zone funéraire immédiatement à l'ouest (VERMEULEN *et al.*, 2011).

Plan et développement de la ville républicaine

Les nouvelles recherches intensives sur le terrain comprenant la zone urbaine de *Potentia* et ses alentours directs ont aujourd'hui facilité l'élaboration d'un premier plan véritablement détaillé de la ville (fig. 1). Il comprend la localisation précise du rempart, y compris les trois (peut-être quatre) portes de la ville, le réseau complet des rues, le forum et plusieurs autres ensembles monumentaux (*e. a.* un petit théâtre), beaucoup d'unités d'habitations urbaines, trois zones funéraires hors les murs et une bonne partie du système d'implantation suburbain et rural et du système routier appartenant au *territorium* de la colonie. Malgré la contrainte de quelques phénomènes d'ordre géomorphologique qui masquent la visibilité des structures anciennes, plus particulièrement dans le secteur méridional de *Potentia* perturbé par la proximité de l'embouchure du fleuve romain (localisé par notre équipe à partir de carottages) et son érosion postantique, nous pouvons distinguer nettement un plan de ville régulier. Le circuit défensif, strictement rectangulaire, qui mesure *c.* 525 m × 343 m (presque 18 hectares *intra muros*), est implanté parallèlement aux franges de la mer. La trame urbaine se présente comme un réseau régulier de rues orientées de manière parallèle aux murs, formant ainsi des blocs de maisons ou *insulae* (*c.* 55) de dimensions différentes. Les rues principales, le *cardo* et le *decumanus maximus* se trouvent pratiquement au centre du plan, avec l'aire du forum situé au S.-O. de leur croisement.

Mais ce beau résultat des recherches archéologiques récentes ne peut pas masquer le fait qu'il se dégage plusieurs phases majeures dans le développement de l'occupation côtière dans cet endroit.

Encore récemment, on s'entendait sur le fait que *Potentia*, tout comme d'autres colonies sur la côte adriatique, avait été créée *ex novo* (VERMEULEN, VERHOEVEN, 2006). De nouveaux témoignages provenant de prospections récentes autour de *Potentia* et des dernières campagnes de fouille au centre de la ville suggèrent qu'une partie restreinte de ce qui deviendrait le site urbain près de l'embouchure de la Potenza était probablement habitée durant deux périodes avant la fondation de la colonie : un premier moment durant une phase picène remontant au

v^e ou iv^e siècle av. J.-C.¹, et plus tard durant une phase précoloniale autour des années 200 av. J.-C., lors de laquelle un groupe de *cives romani* (?) auraient occupé là un premier établissement romain (PERCOSSI SERENELLI, 2012). L'observation d'une connexion étroite du plan régulier de la ville avec le réseau routier suburbain nous incite à considérer la thèse d'un établissement militaire du type *praefectura*, *statio* ou *vicus* précédant la fondation de la colonie en 184 av. J.-C. En outre, l'étude morphologique effectuée par notre équipe de l'université de Gand de l'emplacement futur de la colonie a démontré que seul cet endroit était propice à un établissement de caractère permanent dans la zone de l'embouchure de la rivière². Cela rend plus plausible ou même logique une occupation préromaine, même si nos données palynologiques encore inédites montrent que ce paysage continuait à garder un caractère marécageux, probablement jusque dans le courant de la deuxième moitié du II^e siècle av. J.-C.

La phase urbaine du site commence quand cette crête côtière immédiatement au nord de l'embouchure de la Potenza romaine fut choisie pour l'implantation de la *colonia civium romanorum* de *Potentia*. Les colons, dont le nombre exact reste inconnu (entre 300 et 2000?), étaient peut-être des vétérans des guerres en Espagne, en Sicile ou en Sardaigne ayant un lien avec la flotte combattant les Histriens qui se livraient à la piraterie en mer Adriatique (SISANI, 2007 : 60). Le terrain choisi, qui fut probablement investi d'un fossé (*fossa*) et d'une palissade ou d'un *agger* de dimensions modestes, aurait pu se présenter comme un rectangle de quelque 525 m sur 300 m (16 hectares). Sa position orientée N.-N.-O – S.-S.-E. et peut-être sa forme étroite semblaient être conditionnées par la crête côtière longitudinale qui suivait le littoral avoisinant. Il n'existe que peu de preuves tangibles pour la toute première phase coloniale (entre 184 et 174 av. J.-C.) de *Potentia*. La découverte durant nos fouilles dans le secteur de la porte ouest d'un fossé en V (originellement d'une largeur de *c.* 4 m et d'une profondeur de 3 m) pourrait confirmer ce système défensif primaire, mais l'absence de toute trouvaille dans le niveau de remplissage inférieur nous empêche d'avancer une chronologie précise. Que ce genre de système d'enclos précoce ait existé semble très plausible, puisqu'un ensemble de fossés et de remparts en terre représentait normalement le signe tangible de « l'acte de fondation de ville » pour les colonies romaines, c'est-à-dire la matérialisation de leur statut juridique.

Dans une seconde phase, correspondant à la mention de Tite-Live en 175-174 av. J.-C., la ville fut complètement urbanisée (fig. 2). Grâce à la disposition de fonds par le censeur Q. Fulvius Flaccus, le frère d'un des trois cofondateurs de la colonie, le caractère militaire de l'établissement a dû se transformer en une véritable ville possédant les structures propres à servir de base pour son évolution sociale et économique. Cette intervention est loin des objectifs militaires

1. Cette occupation n'est probablement qu'une « antenne » d'un grand site, type « village picène », que notre équipe a pu découvrir et étudier à *c.* 1,5 km au N.-O. de l'embouchure antique, sur la hauteur de Montarice.

2. GOETHALS *et al.*, 2009. À la fin du Moyen Âge, la rivière s'est déplacée par l'action de l'homme en un cours situé 1,5 km plus au nord du site romain, vers le centre de Porto Recanati.

originaux des implantations urbaines. En effet, elle est plutôt la manifestation du désir d'un développement du potentiel économique de ces villes côtières, par exemple dans le domaine de la production et le commerce du vin et du textile. Ces sortes d'intervention montrent probablement aussi l'incapacité de ces petites agglomérations, dont l'autonomie par rapport à Rome était très limitée, de

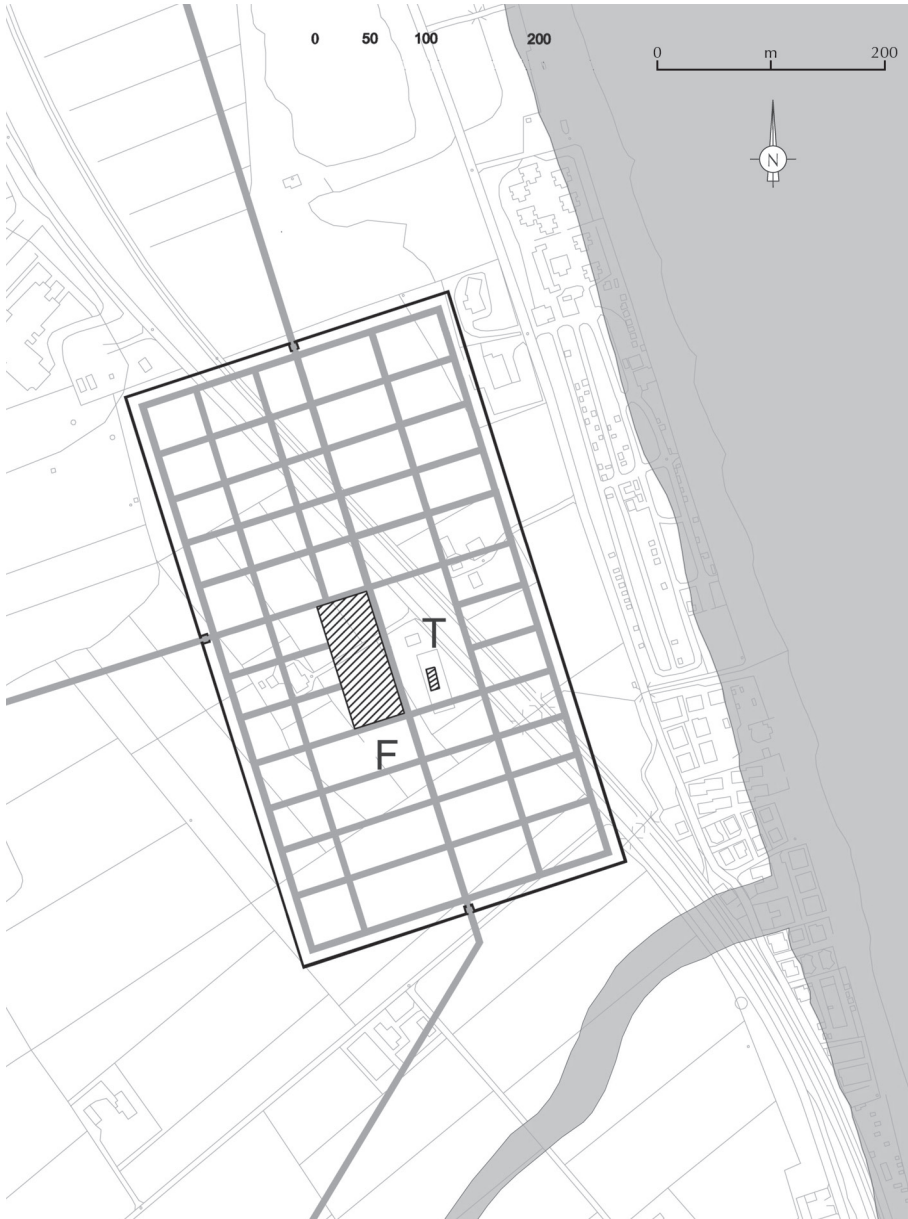


Fig. 2. Plan schématisé de l'urbanisme de Potentia réalisé dans les premières décennies après la fondation de la colonie (I^{er} siècle av. J.-C.) avec localisation du temple fouillé (T) et le forum (F).

pourvoir à l'installation de leurs propres infrastructures. Tite-Live nous informe des premières installations d'architecture urbaine aussi bien de *Potentia* que de sa jumelle *Pisaurum* (Pesaro), dont un temple de Jupiter, un rempart avec trois portes à arc voûté, un plan régulier de rues avec un système d'égouts, un aqueduc et un forum formé par des portiques pourvus de boutiques. Il semble que les données archéologiques disponibles aujourd'hui concordent bien avec ces informations historiques assez détaillées.

Malgré le fait que les spoliations des époques romaine tardive et postromaine ont enlevé beaucoup de témoins dans le secteur de la porte ouest de *Potentia*, nos fouilles nous ont néanmoins permis d'identifier la présence d'un rempart en pierre, en *opus quadratum* consistant en blocs de grès bien dressés, érigé selon le matériel associé (vaisselle en vernis noir, amphores, etc.) dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C. Les fouilles ont révélé que la face intérieure du rempart était flanquée d'un *agger* en terre d'une largeur de presque neuf mètres, qui n'a jamais été enlevé durant toute l'existence de *Potentia*, une observation qui n'a que rarement été constatée durant des fouilles archéologiques dans différents endroits en Italie, puisque ce genre d'installations a été effacé plus tard avec le prolongement des villes. Sa survie à *Potentia* aurait bien pu être liée à sa situation dans un paysage plutôt marécageux, tout près du littoral et à côté des berges de la rivière, puisque ces constructions en terre donnent une protection supplémentaire aux forces destructrices de l'eau. Sur la base des résultats des prospections, deux autres portes sont supposées au nord et au sud.

Aussi, les autres éléments urbains mentionnés par Tite-Live ont été identifiés par les recherches archéologiques. Le réseau des rues a été bien établi par les photos aériennes et les prospections électromagnétiques et sa phase la plus ancienne, du II^e siècle av. J.-C., a été révélée durant la fouille du *decumanus maximus* près de la porte occidentale, tandis que des éléments de l'égout ont été retrouvés dans cette zone et dans celle près du temple fouillé. Le forum, long et étroit, de forme rectangulaire (rapport longueur-largeur *c.* 3:1), flanqué de portiques et de *tabernae*, a été bien identifié au centre même du plan urbain original de la colonie, au moyen des analyses électromagnétiques dans la zone où les deux axes principaux se croisent. Bien que ses caractéristiques remontent clairement à l'époque républicaine tardive, son évolution chronologique et la nature de quelques-uns de ses bâtiments (publics?) sur les côtés nord et sud restent à être établies. Le temple de Jupiter mentionné par Tite-Live ne peut pas être identifié à celui qui a été mis au jour immédiatement à l'est du forum ; celui-ci, installé sur un podium élongé du type italique, semble avoir été bâti à un moment avancé ou même tardif du II^e siècle av. J.-C. (PERCOSSI SERENELLI, 2001). Toutefois, grâce à une prospection géophysique récente, notre équipe a pu déterminer sur le côté nord du forum une structure majeure ressemblant à un temple, qui pourrait être identifié au sanctuaire signalé dans les sources anciennes.

Le plan de la ville, d'une régularité rigoureuse, montre pour cette deuxième phase urbaine une série de caractéristiques de colonie maritime : les *insulae* sont orientées sur les deux axes principaux qui se croisent près du centre. Il semble

que ce plan (comme pour *Pisaurum*) étaient conditionné par la route préexistante N.-E. – S.-O. le long de la côte, qui est devenue l'axe générateur, perpendiculaire à la route suivant le cours naturel de la vallée et le système de drainage. Le forum se trouvait désaxé vers le S.-E. en direction du port probablement installé dans l'embouchure de la rivière, comme il est prescrit par Vitruve. Typique pour *Potentia* et bien d'autres colonies des II^e et I^{er} siècles, c'est la marque d'un lien étroit avec le lotissement des terres agraires et d'une autre émulation qu'auparavant avec la ville de Rome : maintenant le plan de la ville est moins rigide, ce qui laisse moins d'espace pour accentuer des projets monumentaux implantés de manière bien visible ou pour la topographie religieuse (GROS, TORELLI, 2007 : 174-175).

Environ un siècle et demi après sa fondation, quand de nouveaux colons romains (*virritani*) et probablement de plus en plus d'éléments picènes³ rejoignent la population urbaine existante, une troisième phase dans le développement de la ville commence. Celle-ci concerne une extension vers la mer de l'espace urbain, notamment de toute la zone d'habitation *intra muros*, à dater dans la deuxième moitié du I^{er} siècle av. J.-C. En effet, sur la base des données des prospections et des diverses fouilles, nous présumons que dans ce stade historique plus tardif, l'aire urbaine a été élargie de quelque 50 m à l'est. La face est originale du rempart a été alors remplacée par une rue, tandis que le nouveau rempart (maintenant avec porte ?) était construit sur le littoral. Divers témoignages archéologiques indiquent que la ville a dû beaucoup souffrir à cause du grand tremblement de terre qui a ravagé *Potentia* en 56 av. J.-C. (voir *supra*), ce qui aurait « facilité » cette réorganisation spatiale (VERMEULEN, MONSIEUR, 2012).

Un paysage suburbain structuré

À part ces évolutions majeures dans le temps du plan général *intra muros*, il y a d'autres observations à faire sur la topographie urbaine aux confins de la ville. La photographie aérienne a révélé aussi bien les trois routes partant des trois portes urbaines vers le nord, l'ouest et le sud que des fondations de tombes monumentales, indicatrices des trois grands cimetières de la cité. Les fouilles récentes dans la nécropole nord (PERCOSSI SERENELLI, 2007) ont mis au jour une série de monuments funéraires en bordure de la route datant de la fin de la République et de l'époque augustéenne, pendant que les nécropoles ouest et sud ont été bien cartographiées par notre équipe au moyen d'une prospection magnétique de grande envergure. Vers le sud, la route et la nécropole étaient contraintes par la présence du fleuve qui a pu être aménagé à l'embouchure en petit port fluvial. Après une période initiale où un gué aurait fonctionné à cet endroit, au moins à partir de l'époque impériale initiale, un pont en pierre a été installé au S.-O. de la ville, détournant la voie côtière méridionale.

3. Nos prospections terrestres sur le site du village picène de Montarice indiquent que ce site est quasi déserté sous le règne d'Auguste.

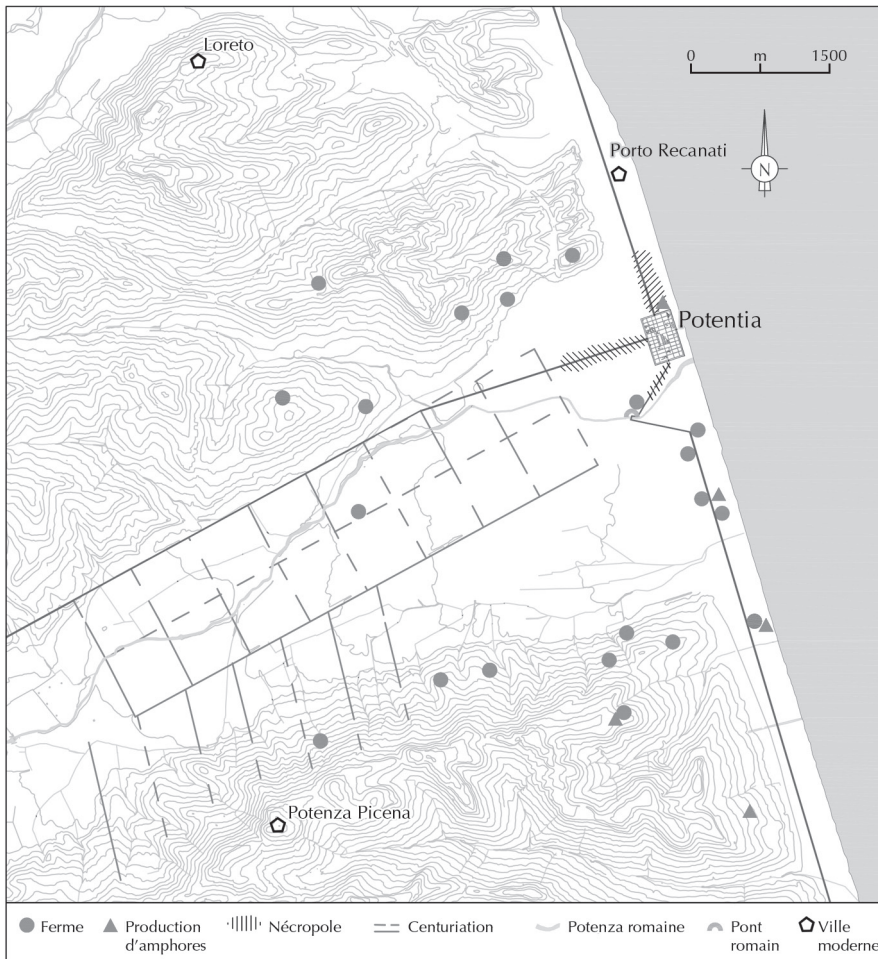
Quelques-uns des secteurs suburbains étaient aussi voués à des activités industrielles. Nous avons décelé (prospections, étude d'archives, fouille de contrôle) la présence d'au moins sept ateliers d'amphores dans une périphérie de quelque trois kilomètres au nord et surtout au sud de *Potentia*. L'atelier le plus ancien (situé au Colle Burchio), produisant des amphores à vin du type gréco-italique, date de la première moitié de II^e siècle av. J.-C., c'est-à-dire dans la première ou la deuxième phase coloniale de la ville. D'autres ateliers produisaient des amphores à vin et à huile au moins jusqu'à l'époque Flaviennne (MONSIEUR, 2009). Tout cela implique l'existence de domaines de villas et de grandes fermes dans l'arrière-pays produisant ces produits alimentaires au moins en partie pour l'exportation lointaine. Il est à noter que toutes ces nouvelles données deviennent d'autant plus intéressantes que la recherche récente a mis en valeur le mode bien organisé



Fig. 3 (ci-dessus et ci-contre). *Le paysage suburbain de Potentia durant l'époque tardo-républicaine et du Haut-Empire selon les résultats des prospections réalisées dans le cadre du projet Potentia Valley Survey.*

d'un paysage agraire « centurié » hors des murs de la cité (CORSI, 2008 ; CORSI, VERMEULEN, 2010).

Pour bien comprendre la prise en main, par les colons romains, du territoire de l'arrière-pays de *Potentia*, nous avons organisé des prospections intensives dans une zone du *suburbium* plus ample, c'est-à-dire jusqu'à quelque six kilomètres de la mer et de la ville. Ces prospections ont identifié environ trente sites ruraux, interprétés comme des villas rustiques et des fermes de l'époque romaine (VERMEULEN, 2012b). Ces sites ruraux peuvent être divisés en cinq groupes en fonction de leur position dans le paysage. Tout d'abord, il y a une concentration de sites sur le cordon littoral, dans une position similaire de celle de la ville même. On remarque une seconde concentration dans le voisinage immédiat de la ville le long des routes de raccordement vers l'intérieur. Un troisième groupe se trouve dans le fond de vallée, en relation avec la centuriation développée ici dans les premiers décennies après l'établissement de la colonie. Ici, seuls quelques sites ont été trouvés, en raison des variations naturelles et anthropiques au cours de l'ère



postantique. Dans la plaine, des couches de sédiments d'origine postantique ont recouvert toute une série de sites, mais une recherche géoarchéologique avec carottages a bien pu localiser quelques établissements (GOETHALS *et al.*, 2009). Ensuite, de nombreuses exploitations agricoles sont situées sur les pentes des collines qui bordent la plaine, au nord ainsi qu'au sud de la rivière. Certains de ces sites jouissent d'une vue imprenable sur la plaine et la côte et doivent être définis comme de grandes villas, souvent liées à la production de vin et d'olives. Enfin, une série de sites se trouve sur la crête des collines, bénéficiant d'une vue encore meilleure, mais ils sont souvent moins bien situés pour la captation d'eau locale.

Les données chronologiques à notre disposition aujourd'hui indiquent que les colons, ou en tout cas les habitants de ces sites ruraux à proximité immédiate de la ville nouvelle, ont utilisé, dans le II^e siècle av. J.-C., tous les cinq types de localité pour la gestion rurale de l'espace disponible. À partir de la fin de ce II^e siècle, et surtout à partir de la seconde période triumvirale, quand de nouveaux colons se sont installés à *Potentia* (PACI, 2008), cette occupation périurbaine de la zone côtière s'est intensifiée, avec une prolifération de quelques grandes villas, bien situées à mi-pente pour la gestion d'une viticulture à vocation commerciale et destinée à l'exportation outre-mer. L'étude approfondie de quelques-uns de ces sites est encore en cours, mais les résultats préliminaires d'une approche bien intégrée sont très prometteurs pour encore mieux comprendre et visualiser cette implantation humaine artificielle que des *cives romanorum* ont initié à la fin de la République et qui a profondément bouleversé la dynamique du paysage maritime. L'impact de l'appropriation de l'espace par des immigrants romains et des autochtones romanisés dans le contexte de la politique coloniale maritime de Rome en Italie centrale adriatique atteint son plein élan lors du règne stabilisant d'Auguste.

Bibliographie

- ALFIERI N., 1949.– I fiumi adriatici delle regioni augustee V e VI, *Athenaeum*, 27, p. 129-141.
- ALFIERI N., 1977.– L'insediamento urbano sul litorale delle Marche durante l'Antichità e il Medioevo, in: P.-M. DUVAL, E. FREZOULS (dir.), *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident*, actes du Colloque international de Strasbourg, 1-4 oct. 1971, Paris, CNRS Éditions, coll. Colloques du CNRS, 542, p. 87-96.
- CORSI C., 2008.– La centuriazione romana di Potentia nel Piceno. Nuovi approcci per una revisione critica e per una comprensione diacronica, *Agri Centuriati*, 5, p. 107-126.
- CORSI C., VERMEULEN F., 2010.– Il contributo della cartografia storica per lo studio delle divisioni agrarie nella bassa valle del Potenza nel Piceno, *Agri Centuriati*, 7, p. 227-245.
- DELPLACE C., 1993.– *La Romanisation du Picenum, L'Exemple d'Urbs Salvia*, Rome, École française de Rome, coll. de l'École française de Rome, 177.
- GOETHALS T., DE DAPPER M., VERMEULEN F., 2009.– Geo-archaeological implications of river and coastal dynamics at the Potenza river mouth, in: M. DE DAPPER, F. VERMEULEN, S. DEPPEZ, D. TAELEMAN (éd.), *Ol'Man River. Geo-archaeological aspects of rivers and river plains*, Gand, Academia Press, coll. Archeological Reports Ghent University, 5, p. 415-448.
- GROS P., TORELLI M., 2007.– *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Rome-Bari, Laterza, 466 p.

- MERCANDO L., SORDA S., CAPITANIO M., 1974.– La necropoli romana di Portorecanati, *Notizie Scavi*, 28, p. 142-430.
- MONSIEUR P., 2009.– Trial Excavation of an Amphora Workshop in Potenza Picena, *BABesch*, 84, p. 93-95.
- MOSCATELLI U., 1985.– Municipi romani della V Regio augustea. Problemi storici urbanistici del Piceno centro-settentrionale III-I sec. a.C., *Picus*, V, p. 51-97.
- PACI G., 2008.– *Ricerche di storia e di epigrafia romana delle Marche*, Tivoli, Tored, coll. Ichnia, 11, 752 p.
- PACI G., PERCOSSI SERENELLI E., 2005.– Il paradigma della romanizzazione: la colonia di *Potentia*, in: G. DE MARINIS, G. PACI, E. PERCOSSI, M. SILVESTRINI (éd.), *Archeologia nel Maceratese: nuove acquisizioni*, Macerata, Carima Arte, p. 190-200.
- PERCOSSI SERENELLI E. (éd.), 2001.– *Potentia. Quando poi scese il silenzio... Rito e società in una colonia romana del Piceno fra Repubblica et tardo Impero*, Milano, 24 Ore Cultura, 192 p.
- PERCOSSI SERENELLI E., 2007.– La necropoli di *Potentia*. Nuovi rinvenimenti, *Atti del XLI Convegno, Abbazia di Fiastra, 26-27 Novembre 2005*, Macerata, Centro Studi Storici Maceratesi, coll. Studi Maceratesi, 41, p. 547-572.
- PERCOSSI SERENELLI E., 2012.– Le fase repubblicane di *Potentia*, in: G. DE MARINIS, G. M. FABRINI, G. PACI, R. PERNA, M. SILVESTRINI (éd.), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*, Oxford, BAR International Series, S 2419, p. 317-330.
- SISANI S., 2007.– *Fenomenologia della conquista. La formazione dell'Umbria tra il IV sec. a.C. e la guerra sociale*, Roma.
- VERMEULEN F., 2012a.– *Potentia: a Lost New Town*, in: N. CHRISTIE, A. AUGENTI (éd.), *Urbes Extinctae. Archaeologies of Abandoned Classical Towns*, Farnham, Ashgate, p. 77-95.
- VERMEULEN F., 2012b.– Integration of survey, excavation and historical data in Northern Picenum, in: P. ATTEMA, G. SCHÖRNER (éd.), *Comparative issues in the Archaeology of the Roman Rural Landscape, Site Classification between Survey, Excavation and Historical Categories*, International Roman Archaeology Conference Series, suppl. 88, p. 43-54.
- VERMEULEN F., 2012c.– Topografia e processi evolutivi delle città romane della valle del Potenza (Picenum), in: G. DE MARINIS, G. M. FABRINI, G. PACI, R. PERNA, M. SILVESTRINI (éd.), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*, Oxford, BAR International Series, S 2419, p. 331-344.
- VERMEULEN F., DESTRO M., MONSIEUR P., CARBONI F., DRALANS S., VAN LIMBERGEN D., 2011.– Scavi presso la porta occidentale di *Potentia*: notizia preliminare, *Picus*, 31, p. 169-205.
- VERMEULEN F., MLEKUZ D., 2012.– Surveying an Adriatic Valley: A wide Area View on Early Urbanisation Processes in Northern Picenum, in: F. VERMEULEN, G. J. BURGERS, S. KEAY, C. CORSI (éd.), *Urban Landscape Survey in Italy and the Mediterranean*, Oxford, Oxbow, p. 207-222.
- VERMEULEN F., MONSIEUR P., 2012.– Le système défensif et la chronologie de la colonie républicaine de *Potentia* (Marches, Italie), in: M. CAVALIERI, E. DE WAELE, L. MEULEMANS (éd.), *Industria Apium. L'archéologie: une démarche singulière, des pratiques multiples. Hommages à Raymond Brulet*, Louvain, p. 163-183.
- VERMEULEN F., VERHOEVEN G., 2006.– An integrated survey of Roman urbanization at *Potentia*, Central Italy, *Journal of Field Archaeology*, 31, p. 395-410.

Le littoral méditerranéen entre nature et culture. Synthèse conclusive

Michel GRAS^a

Une rencontre comme la nôtre a d'abord permis de mesurer le fantastique potentiel de recherche que constituent les littoraux de la Méditerranée : des milliers de sites, des centaines d'embouchures, des dizaines de deltas. Surtout, par rapport aux orientations actuelles de la recherche, de très nombreux écosystèmes dotés d'un patrimoine paysager et archéologique. Avant d'y revenir à la lumière de nos travaux, je voudrais dire d'un mot que nous ne devons pas à l'avenir continuer à oublier les rivages amérindiens et asiatiques qui fournissent une masse de données considérable, comme Denys Lombard l'a montré en nous entraînant dans sa « Méditerranée asiatique ».

Ce corpus impressionnant est indispensable pour affiner la définition des modèles théoriques d'analyse. Plus les exemples sont nombreux, plus on peut affiner. Pour une fois, l'antiquisant n'est pas en manque de sources, le médiéviste non plus. Mais c'est la longue durée qui est utile pour saisir les évolutions, les crises et les transformations des paysages, des habitats et des pratiques dans un milieu par définition mouvant et donc particulièrement sensible aux mutations, qu'elles soient environnementales ou historiques.

Antibes a une double légitimité pour accueillir un tel congrès. D'abord, la découverte en 1955 de l'épave archaïque près du récif de La Love avec des amphores qui ont longtemps intrigué : ce n'est qu'après la table ronde du fort Saint-Jean à Marseille de décembre 1975 (*Revue archéologique de Narbonnaise* 1976, p. 211-217) que l'identification immédiate de Fernand Benoit finit par être accueillie par les sceptiques : ces amphores étaient bien étrusques, premier signe archéologique perçu à l'époque moderne de la dynamique des échanges à partir de cette région. Ensuite, la situation géographique : Antipolis est « la ville d'en face », face à une Nikaia plus ancienne mais encore mal connue, et ce dualisme se noue autour de l'embouchure du Var. Situation exemplaire qui montre l'intérêt

a. CNRS émérite, UMR 7041 ArScAn, Nanterre, France.

d'une étude sectorielle des littoraux par rapport au fonctionnement social, politique et économique d'une époque donnée.

Mais lorsque l'on en est à la XXXIV^e édition d'un congrès, on n'a plus besoin de légitimité... Il faut remercier les organisateurs d'avoir tenu le pari d'un congrès sur un thème qui, par définition, peut disperser plus que rassembler ses participants, puisque chacun peut s'enfermer dans son territoire pour analyser des relations entre le rivage et l'arrière-pays ou pour tenter de comprendre dans le détail les aménagements successifs faits par l'homme à travers les millénaires et les siècles. Les mots-clefs nous sont connus : alluvionnement, canaux, carotages, chenaux, colmatages, digues, dragages, envasement, ensablement, étangs, lagunes, pieux, planches, quais... J'ai eu plaisir à entendre dans ce colloque des expressions comme « rides littorales » ou « budgets sédimentaires » que les anthropologues apprécieront.

Un sujet comme celui-ci a comme fondement une historiographie riche et ce, depuis les périples, qu'ils soient grecs ou arabes, et les voyageurs, les premiers regardant le littoral depuis la mer, les seconds faisant la démarche inverse. Dualité complémentaire qui montre à l'historien que, sur ce thème, la direction du *regard* est essentielle. Ici une gerbe pluridisciplinaire s'est donnée libre cours avec la géographie (Paskoff, Sanlaville, Provansal, maintenant Morhange et Goiran), la photographie aérienne (Max Guy est avec nous), l'anthropologie économique (Polanyi, maintenant Maucourant), l'archéologie (Benoit, Cintas, Ponsich, Vuillemot), le paléoenvironnement (Leveau, Trément), pour ne citer ici que quelques noms pour l'Occident, auxquels il faudrait ajouter tant d'Espagnols et tant d'Italiens, sans oublier ceux qui opèrent en Méditerranée orientale. Puis ceux qui ont mis la céramique en liaison avec le commerce maritime et François Villard en premier lieu, lui qui, disparu depuis peu, a donné en 1960 un livre magistral sur le commerce de Marseille. En amont de tous, on ne peut oublier Victor Bérard et sa lecture des poèmes homériques : même si ses lectures ne sont plus toujours convaincantes, il a largement ouvert le registre de la mer et Braudel y a largement puisé, pour le meilleur. Plus récemment, Horden et Purcell ont publié un livre qui a déchaîné les passions (*The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford, 2000), en sa faveur ou défaveur, alors qu'il ne méritait « ni cet excès d'honneur ni cette indignité ». En effet, la *connectivity* est le lien subtil que tous les historiens et archéologues ont toujours cherché à établir entre les portions des rivages et les espaces voisins, et Braudel lui-même dans ses pages sur le XVI^e siècle (pas toujours lues...) en avait ébauché les lignes. On peut voir les grands espaces mais ne pas oublier les micro-relations : vieux débat depuis l'apparition de la microhistoire, mais le micro est le principal cadre des archéologues... Ne refusons pas les livres sous prétexte que certains critiques laissent croire que leur parution efface d'un coup les travaux antérieurs...

Cette rencontre a eu le mérite de ne pas se perdre dans de tels débats et de donner des informations sur des enquêtes en cours, enquêtes souvent novatrices et qui montrent, une fois encore, la capacité de progression qui est celle des hommes et femmes de science face à des territoires. Et de cette capacité, il est temps que la

communauté scientifique se charge d'informer les politiques, ceux du moins qui se montrent sensibles à ces réalités. La mise en place d'un « Parlement de la mer » de la région Languedoc-Roussillon est de ce point de vue un signal important dans un contexte de crise.

Les organisateurs ne pouvaient prendre en compte tous les sites sur lesquels des travaux importants sont en cours. Nous aurions aimé aller à Martigues (la « Venise provençale »), à Marseille et à Lattes, à Gravisca et à Pyrgi, à Ischia et à Naples, à Alexandrie et au Pirée, à Chios, à Thasos et à Délos, à Sidon et à Chypre, en Chalcidique, en Sardaigne, en Andalousie, à Carthage et dans tant d'autres points du littoral méditerranéen. Pour cela, il aurait fallu limiter le cadre géographique et cela aurait été dommage au moment où nous avons particulièrement besoin d'un regard large sur une Méditerranée qui est redevenue plurielle. Nous avons eu la chance de parler de la Lycie, de la Libye, de la Crète, de l'Algérie, du Maroc, de la mer Noire et cela compense bien l'absence de régions qui sont plus familières à beaucoup d'entre nous. Enfin, la longue durée permet de prendre en compte une typologie plus variée du rapport entre pouvoir et littoral, variété que la phase romaine avait occultée. En ce sens, des comparaisons poussées entre époque préromaine et Haut Moyen Âge pourraient donner des résultats novateurs, alors que le Bas Moyen Âge ouvre des perspectives sur les siècles modernes, que ce soit pour les territoires de Tarragone, de Valence ou de Venise.

Le littoral est un ruban fragile qui court autour de la Méditerranée. Fragile de par sa nature même, avec un milieu d'interface entre la terre et l'eau, entre le solide et le liquide. Fragile et dangereux pour l'homme, puisque le moustique hier, la malaria avant-hier, en ont conditionné l'histoire. Cela explique partiellement le discours sur le littoral vide ou le territoire vide. Certes, si les hommes abandonnent le littoral, la nature reprend le dessus, les eaux stagnent, la vie devient difficile. Mais n'oublions pas que les Grecs ont construit un discours idéologique sur *l'eremos chôra* (la *chôra* vide) pour expliquer et surtout justifier leur implantation, alors que l'archéologie montre souvent que les locaux ont été chassés avec violence. Et Cecilia d'Ercole a montré qu'il fallait manier avec prudence le concept de rivage *alimenos* (sans port) [*Importuosa Italiae litora. Paysage et échanges dans l'Adriatique méridionale archaïque*, Études VI, Naples, Centre Jean-Bérard, 2002]. Certes, cela ne saurait cacher le vide relatif de certains rivages, avec ou sans « villes mortes », pour reprendre le titre d'un livre célèbre de Charles Lenthéric sur le golfe du Lion (1876). J'ai naguère disserté sur le vide de la côte orientale sarde.

Le littoral est aussi une ligne de frontière entre ceux qui restent et ceux qui passent, entre les sédentaires et les nomades, et ceci vaut aussi bien vers la mer que vers la terre. Pour faire bref, et comme l'a montré jadis Maurice Le Lannou, les sédentaires de la côte ou de l'intérieur immédiat sont entourés aussi bien par les bergers et pasteurs qui sont sur les plateaux et les marges (*eschatiai* pour les Grecs) que par les nomades de la mer que sont les navigateurs, qui ont eux aussi des parcours, des drailles de transhumance (maritime). Au contact se situe l'échange, qu'il concerne des biens ou des personnes (raids, razzias s'il y a violence). Mais

le caractère linéaire de la plupart des littoraux s'oppose au relief tourmenté qui, la plupart du temps, gère le lien entre les vallées des sédentaires qui pénètrent comme des « bouts du monde » dans les plateaux s'adonnant au pastoralisme.

Le littoral comporte des articulations, essentielles pour son fonctionnement quasi « biologique ». Ce sont les embouchures et les deltas, adaptés à une interface terre-mer et à la communication entre le rivage et l'intérieur où se trouvent les lieux de pouvoir. Ce sont les caps, les falaises et les promontoires qui rythment le périple et captent le regard du navigateur, avec parfois des sanctuaires (un dossier sur Ibiza nous a été présenté). Mais il y a aussi les montagnes proches qui sont autant de repères pour le navigateur. Depuis Locres et la Calabre, l'Etna impose sa masse à celui qui navigue vers l'ouest. Les détroits sont souvent encadrés par des montagnes qui donnent des signaux, avec ou sans feux. Elles sont à leur manière des phares, immobiles mais présentes. On voit de loin le mont Faron en Provence comme le pic Saint-Loup en Languedoc et le Canigou en Roussillon, ou encore le Montgó face aux Baléares... Et ce n'est pas l'altitude qui compte, mais l'impact de la montagne dans le paysage. Le site de Lixus s'impose au navigateur. On pourrait encore citer le Djebel Ichkeul derrière Bizerte (le Djebel al Akhdar près de Cyrène a été mentionné) et tant d'exemples pour la Grèce et l'Italie: Monte Circeo, Terracina... Et il n'est pas besoin de citer le Vésuve... Déjà les Anciens approchant la Sardaigne redoutaient les *Montes Insani* de la côte orientale sarde. Ceux qui ont travaillé à Ras-el-Bassit, sur le littoral syrien au nord de Lattaquié, ne peuvent oublier le mont Cassios.

L'articulation entre le littoral et une plaine (le *pedion* chez Platon) ou un terroir (Fréjus) ou encore une succession de terroirs (les *periodikae* de Strabon en Calabre restent bien obscures et isolées) est essentielle. C'est le cœur – ou l'un des cœurs – du territoire (*chôra*). C'est cette articulation qui est le moteur des émigrations grecques archaïques qui cherchent la terre cultivable: c'est le modèle qui conduit à la fondation de la chalcidienne Catane, à celle de Sybaris et de ses filles achéennes, Métaponte et Poseidonia (Paestum) et de tant d'autres villes grecques comme la phocéenne Alalia (Aléria). Mais c'est aussi le mobile qui joue pour les villes phéniciennes et surtout puniques de Sardaigne et ce n'est pas un hasard si Cagliari (Caralis) et Tharros encadrent la grande plaine du Campidano. Les futurs « greniers de Rome » sont déjà repérés. Les villes qui n'ont pas cette plaine sont jetées à la mer comme Élée (Vélia), et Strabon le dit explicitement comme il le disait de Phocée. Si Vulci n'avait pas détruit Marsiliana vers 630-620, celle-ci aurait pu se construire un grand futur grâce à la vallée de l'Albegna et l'histoire de l'Étrurie aurait pu en être changée, mais on ne refait pas l'histoire...

Enfin, la présence d'îles, portions de littoraux détachées des continents, ajoute une dimension complémentaire. Elles ont parfois été dans l'histoire des indicateurs culturels forts (la Montecristo d'Alexandre Dumas, la Stromboli de Rossellini, la Capri de Malaparte, Ibiza aujourd'hui) mais c'était déjà le cas dans l'Antiquité: Ithaque dans les poèmes homériques, la Lemnos de Philoctète, Capri avec l'empereur Tibère comme l'a rappelé Xavier Lafon en marge du colloque. Thucydide en faisait un élément essentiel du paysage phénicien, en ce sens que les

îles sont par définition des lieux d'interface privilégiés. Mais il faut prendre garde à l'échelle géographique. Si Braudel a jadis qualifié à juste titre la Sardaigne de « continent », (comme Chypre, la Crète ou la Sicile), des îles plus petites comme Lemnos ou l'île d'Elbe sont de véritables territoires (Ischia est une *chôra* dans la mer) qui peuvent avoir plusieurs cités/communautés et donc plusieurs équipements portuaires.

Les littoraux sont aussi des lieux de ressources même si les oliviers et les cultures ne sont pas là : ressources minières à Chypre, à l'île d'Elbe et à Populonia en face, dans l'Iglesiante ou la Nurra (Sardaigne), en Andalousie ; ressources en carrières également, ainsi près de Marseille (Cap Couronne) ou en Sicile orientale, près de Léontinoi. La pierre et le métal sont des matériaux essentiels. S'ils sont proches du rivage, on voit l'avantage pour les échanges. Le bois est aussi fondamental : si les forêts sont proches du littoral, c'est précieux pour fabriquer les pieux, les piquets, les pontons, les ponts, mais aussi pour les constructions navales, pour les barques de pêche comme pour les bateaux. Puis le sel et tout ce qu'il entraîne (déjà Fernand Benoit y était sensible en 1965), comme les industries de salaisons, un sujet renouvelé depuis que l'on s'est aperçu que les amphores romaines Dressel 21-22 ne transportaient pas des fruits mais des poissons (E. Botte). Enfin, les ressources halieutiques, qu'elles proviennent ou non des étangs, vont de soi mais il y a là aussi des secteurs-clefs, qui suivent les migrations, comme celles du thon. Sans oublier les ressources en eau potable avec les sources, fondamentales pour fixer l'habitat ou pour rythmer les étapes de la navigation, et les grottes littorales et leur valorisation (la grotte Cosquer et celle de Sperlonga par exemple).

Fragile, disputé, le littoral est essentiel comme rupture de charge et comme lieu de stockage pour le ravitaillement des villes. Il est le point d'articulation entre les chemins de la mer et ceux de la terre, c'est-à-dire les voies de halage qui suivent les rives des fleuves (la via Salaria ou Campana – *Campus salinarum* – à Ostie). Mais à partir de ce constat, il faut éviter, à une autre échelle géographique, de dissenter de manière moderniste sur les routes maritimes. En effet, sur la base de la diffusion des céramiques, on a longtemps cru que certains itinéraires étaient connus et d'autres non. En fait, en se remplissant grâce aux données de la recherche, les cartes de diffusion des céramiques le long des littoraux méditerranéens montrent surtout que très rapidement, au moins depuis le début du I^{er} millénaire avant J.-C., on passait partout. Qui aurait attendu naguère de la céramique eubéenne à Sant'Imbenia au N.-O. de la Sardaigne ou encore un lingot du type *oxhide* près de Bastia en Corse ? Le Midi français n'a pas encore de coupes grecques du corinthien géométrique (coupes dites « de Thapsos ») datables à la fin du VIII^e siècle avant notre ère, mais celles-ci ne sont plus seulement en Sicile, comme à la fin du XIX^e siècle, et arrivent déjà près de Pise... Certes, il y avait des préférences dans les parcours en fonction des vents et des courants, mais on passait partout et on circulait en fonction des partenaires et des ressources et seulement en fonction d'eux.

Les villes, au sens large de communautés humaines, ont eu avec le littoral une relation complexe que les auteurs antiques, de Thucydide à Cicéron en passant par Platon, ont mise en lumière. Elles doivent être assez proches du littoral

pour en tirer bénéfice, mais assez loin pour s'en protéger. Allusion à la piraterie certes, mais pas seulement. Comme on le sait, Athènes et Rome sont en retrait par rapport au Pirée et à Ostie, comme l'étaient les villes étrusques de Caere, de Tarquinia et de Vulci... ou la ville grecque de Léontinoi. Ou comme Myra de Lycie par rapport à Andriakè. Le Caire est, comme Arles, à la pointe d'un delta et non sur le rivage de la mer comme Alexandrie. On pourrait multiplier les exemples dans toutes les régions du monde méditerranéen. C'est ce qui fait la complexité du fonctionnement des littoraux. Mais d'autres villes s'affichent sur la mer, à commencer par Marseille et par Naples, deux villes grecques où les fouilles, d'urgence ou préventives, ont au cours du dernier demi-siècle révélé le port antique : deux grandes acquisitions scientifiques que ces villes doivent savoir valoriser, car il s'agit de leur histoire et de leur mémoire. Et je n'oublie ni Tyr, ni Alexandrie, ni Istanbul, où de grandes enquêtes se poursuivent. Dans tous ces cas, le littoral disparaît derrière l'urbain : l'homme s'est approprié le littoral. Et curieusement, ce sont dans ces villes littorales que les continuités urbanistiques sont particulièrement fortes : le touriste qui déambule dans les ruelles de Syracuse et de Tarente a-t-il conscience que ces rues sont parmi les plus anciennes rues de l'Occident, dessinées et définies autour de 700 avant J.-C. ?

L'échange est un modèle connu depuis le texte d'Hérodote (IV, 196) sur le commerce silencieux. Sur la plage, loin de la ville, les navigateurs proposent, les sédentaires disposent. Tout cela dans le cadre d'un rituel qui peut se passer du langage. Mais au silence de la plage répond le bruit du marché. Si les *emporion* ont d'abord été loin des villes, aux marges des territoires, ils sont ensuite « entrés » dans les villes si l'on peut dire, pour approcher l'agora puis le forum.

La superficie des implantations sur les littoraux doit être le premier critère à prendre en considération pour définir un site : quelques hectares pour un *emporion* (marché), pour un *limen* ou un *epineion* technique (débarcadère), des dizaines d'hectares pour les premières villes grecques (40 hectares à Naxos de Sicile), voire des centaines d'hectares pour une communauté urbaine avant même l'époque romaine (Sybaris, Agrigente, Syracuse). Mais à chaque époque sa mesure, comme le montrent les 16 hectares lors de la fondation de la colonie de Potentia du II^e siècle avant J.-C. sur le littoral adriatique au sud d'Ancône et proche d'une embouchure, sur un site qui aurait donc pu être quelques siècles auparavant proche d'un site d'*emporion*.

En somme, le littoral peut être décortiqué, soit en mettant en évidence les « verticalités » qui relient le rivage à l'intérieur, par les embouchures, les vallées et les fleuves, soit en travaillant sur des bandes horizontales qui distinguent le front de la mer ou le cordon littoral de la plaine côtière (*paralia*), avec éventuellement entre les deux des étangs ou des lagunes, puis les collines, et dans ce contexte il faut savoir localiser les gués qui permettent des circulations parallèles à la côte et qui sont ensuite remplacés par des ponts (la localisation des ponts romains ou médiévaux peut être précieuse pour localiser les gués plus anciens et difficilement repérables parfois). Les grandes routes romaines savent suivre le littoral, tout en reprenant des cheminements préhistoriques et protohistoriques, voire grecs. Tel

est le décor, telle est la scène sur laquelle les acteurs de l'histoire vont s'activer au fil des générations et des siècles.

Dans ce contexte, on a assisté pendant ces trois jours à une double approche, parfaitement légitime mais qui donne des résultats complémentaires et qu'il faut analyser comme tels.

1. Une approche statique, ce vocable n'étant en rien péjoratif. Elle repose sur la description ou sur la compréhension de mécanismes simples mais essentiels : quels sont les aménagements du littoral, notamment les installations portuaires ? Que sont les tours, les fortins (*phrouria* grecs) et les entrepôts (*horrea* romains) qui sont sur les rivages ? Comment l'homme se mesure-t-il au littoral pour l'approvisionnement en eau douce ? Ce sont donc les équipements qui sont mis en lumière, les quais, les bassins, les puits, les citernes, les silos ou les greniers, les phares, etc.
2. Une approche dynamique, non pas au sens banal du terme, mais intégrant au propos les dynamiques environnementales ou sédimentaires et historiques ou sociétales. Celles qui s'inscrivent dans l'espace et celles qui s'inscrivent dans le temps. On sait que les premières sont aussi intenses que les secondes, et cela fait des littoraux des milieux en perpétuelle évolution à tous les niveaux. Cette prise en compte se démultiplie, si l'on peut dire, lorsque l'on opère sur la longue durée en ce sens que ces micromilieux ne s'inscrivent en rien dans une évolution linéaire et tranquille, mais sont sans cesse en tension et en modification. On n'a pas besoin du concept de *connectivity* pour s'en convaincre, mais tant mieux si certains y arrivent par ce biais.

On a ainsi vu, à travers le cas de Minturnes, à l'embouchure du Garigliano au nord de la Campanie, la problématique des *emporia* dont le sanctuaire est un élément constitutif et non marginal. Ici, comme sur la côte ionienne de l'Italie, se pose la question de l'interférence entre le milieu indigène et le rivage. Les difficultés pour saisir le statut de sites comme l'Incoronata de Métaponte ou Siris en dépendent en partie. On a également mesuré le potentiel de certaines régions encore mal connues, comme la Lycie avec ses fleuves nombreux et ses vallées profondes, telle celle du fleuve Myros et son dossier exemplaire pour l'époque hellénistique, paysage qui semble également idéal pour des *emporia* archaïques, et comme l'Algérie de l'Ouest où l'on espère un jour mieux connaître l'histoire de l'oued Chlef, le fleuve le plus long d'Algérie, et ses liens avec l'Andalousie ibéro-punique. Les rivages nord du Maroc et ceux de la Crète orientale semblent aussi très prometteurs : ce secteur méditerranéen du Maroc, qui commence à être connu, continue toutefois à éveiller les curiosités et ce, pour toutes les époques ; pour la Crète, on espère de nouveaux sites pour enrichir le riche panorama fourni par Kommos. Enfin, l'Istrie comme la Libye montrent une densité de sites impressionnante.

Deux exemples, parmi d'autres, ont mis les enjeux en pleine lumière. Les recherches en cours sur la Camargue et sur le port de Narbonne affrontent, de manière moderne, des espaces complexes mais porteurs pour l'avenir. Des espaces qui sont éphémères, naturellement et non culturellement. Que l'on se

rappelle les traditions sur le limon du Nil effaçant chaque année le parcellaire égyptien. La Camargue est aujourd'hui protégée, mais il reste à connaître son histoire, car un espace protégé ne saurait être un espace vide de mémoire. Il en est de même pour Narbonne, la grande absente de 50 ans de recherches archéologiques dans le Midi, alors que le géographe grec Hécatée (*apud* Étienne de Byzance *s.v. Narbôn*) connaissait les *Narbaïous* dès le VI^e siècle avant J.-C. et que Strabon définit *Narbôn* comme *emporion kai polis*; mais Narbonne aujourd'hui, finalement, veut reprendre sa place et afficher son rapport à la mer. On aurait pu prendre aussi le delta du Pô ou celui du Nil, tandis que le Danube a été évoqué (j'ajoute que l'on doit à Desjardins la première localisation d'Histria en 1868). Il faut prendre conscience que ce type de recherche demande du travail et des moyens sur la durée, encore plus que pour les sites habituels. Mais les résultats peuvent modifier en profondeur le regard que l'on porte sur des territoires longtemps restés absents car oubliés. Mieux encore : dans le monde de demain, ils se trouveront en bonne place face à des secteurs de littoral a priori plus attractifs, mais qui ont été agressés depuis les années 60 et qui ont, sauf exception, perdu une grande partie de leur potentiel : la *Costa Brava*, la *Costa del Sol*, la *Costa Smeralda*... De toute façon, on sent bien que la recherche, dans toute sa diversité multidisciplinaire, est le vecteur indispensable pour changer en profondeur l'image de ces terres.

Dans tous les cas évoqués dans le colloque, c'est le pouvoir qui tire les ficelles de la relation entre le littoral et le territoire. Il conditionne en partie les implantations et leurs déplacements, même si la nature a ses exigences, fortes, dans de tels milieux. Le littoral est bien entre nature et culture.

La question essentielle est en effet l'interface, non plus entre terre et mer, mais aussi entre la nature et le pouvoir, entre le territoire et la société. Des travaux de sciences sociales nous ont sensibilisés à l'importance des « lieux » qui ne sont pas des espaces, mais des points du territoire où l'interférence entre les tensions sociétales et l'espace crée une dynamique : parfois négative avec les agressions contre le littoral depuis les constructions de grands canaux au XVIII^e siècle, de voies ferrées au XIX^e, jusqu'aux zones industrielles plus récentes, ou enfin aux grands complexes touristiques ; parfois positive avec l'émergence de lieux porteurs de développement dans le respect des équilibres écologiques.

Dans le monde d'aujourd'hui, le littoral est tout sauf un espace marginal et périphérique. Il est devenu central avec les grandes zones industrielles et la chimie sur l'eau (à Fos comme à Tarente) mais aussi le tourisme de masse, bien avant les tragédies de Lampedusa, mais celles-ci mettent en pleine lumière, avec férocité, cet aspect des choses. À nous de savoir analyser et mettre en perspective ces tensions que le monde contemporain fait semblant de découvrir comme s'il avait oublié les drames de la mer qui parsèment notre histoire. Les littoraux ne sont jamais absents des grands affrontements ni des grands dysfonctionnements, et cette sensibilité qui est la leur donne encore plus de sens aux travaux scientifiques qui les concernent. Les collectivités territoriales doivent devenir des partenaires, et le travail conduit depuis tant d'années avec le CEPAM dans le cadre des rencontres d'Antibes est de ce point de vue porteur d'avenir.

IMPLANTATIONS HUMAINES EN MILIEU LITTORAL MÉDITERRANÉEN :

*facteurs d'installation et processus d'appropriation de l'espace
(Préhistoire, Antiquité, Moyen Âge)*

Sous la direction de Laurence Mercuri, Ricardo González Villaescusa, Frédérique Bertoncello

Si la recherche sur les questions d'exploitation et de maintien des espaces nouvellement acquis est bien développée pour les périodes anciennes, la genèse des établissements et de leurs territoires reste encore à défricher. Cet ouvrage, issu des XXXIV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, entend ainsi contribuer à la connaissance de la dynamique des peuplements en Méditerranée sous l'angle original de l'étude de la phase initiale des implantations de populations en milieu littoral. Il propose d'appréhender, dans une large diachronie, les processus régissant l'installation de communautés sur les littoraux méditerranéens et relatifs aux facteurs d'implantation et aux formes d'installation et d'appropriation de l'espace. Il intéresse une vaste aire géographique (toute la Méditerranée) et toutes les périodes anciennes. Bien que centré sur l'Antiquité, il développe une ouverture chronologique vers la Préhistoire et le Moyen Âge, dans une perspective comparative précieuse pour identifier les processus par lesquels les populations construisent leur espace en cas de transfert.

If a good deal of research has been done regarding the questions of exploitation and maintenance of acquired lands, the genesis of establishments and their territories still remains to be cleared. The proceedings of the XXXIV^e Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes thus intend to contribute to our knowledge of the settlement dynamics in the Mediterranean area, from the original point of view of the initial phase of establishment of populations along the littoral areas. They aim to discuss, in a broad diachrony, the processes which govern the settling of communities on the Mediterranean littorals, relating to the location factors and the forms of settlements and appropriation of space. They cover a vast geographical area (the whole Mediterranean) with a diachronic perspective. The chronological opening from Antiquity towards Prehistory and the Middle Ages is particularly helpful in identifying the processes by which the populations build their new space in the event of a relocation.

